

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le *chic* nous gagne, il nous envahit. Gare à nous, ou nous sommes perdus!

On s'habille avec *chic*, on vit avec *chic*, on se marie *chiquement*! On a une maison, un mobilier, des enfants, des domestiques, des animaux *chics* ou bien on ne compte pas dans le monde.

Une femme est jugée par ces trois mots : *elle est chic*! Enfin rien n'est plus à la mode que le *chic*, il faut en faire absolument. Cette expression résume à elle seule tout un monde d'idées, qu'il est plus facile de comprendre que d'expliquer.

Les gens *chic* se deviennent entre eux; parmi ceux qui ne le sont pas, il en est qui apprécient fort les premiers, tandis que les autres s'en moquent. Lesquels ont raison?

Avoir la réputation d'un homme ou d'une femme *chic*, c'est le plus grand esclavage que je connaisse. Pour mériter un pareil honneur, il faut faire une abnégation complète de sa volonté. — Un exemple entre mille. On voit une toilette dans un magasin secondaire, elle vous plaît, le prix en est modeste; on sait qu'elle vous ira à ravir, pourtant on ne l'achète pas : la maison n'est pas assez *chic*! On préfère aller chez W... où l'on trouve à peu près la même toilette, peut-être moins jolie et à coup sûr plus cher! Mais le nom célèbre est inscrit en toutes lettres devant la ceinture, et l'on peut prouver à l'univers entier qu'on s'habille avec

*chic*! Et parmi tous ces gens *chic*, c'est le même raisonnement pour ce qui concerne les différents besoins ou situations de la vie.

Vous faut-il un cocher? on choisit alors, dans le tas de ceux qui se présentent, le plus gros de tous : — ce n'est pas que ça soit beau, « mais ça tient de la place! » comme dirait un Auvergnat, — et d'ailleurs rien n'est plus *chic* que d'avoir un gros cocher, quitte à faire doubler le ressort du siège de la voiture,

comme a été obligée de le faire une certaine grande dame dont le cocher est légendaire.

C'est la même raison qui guide les gens du monde dans le choix à faire d'un valet de pied ou d'un valet de chambre : ils doivent être grands à tout prix. On passe sur plus d'un défaut sérieux pour avoir un beau garçon à son service; c'est plus *chic*! Tant pis pour les maîtres et les amis s'ils sont d'un physique médiocre; ils paraîtront bien laids par comparaison! Ils en seront peut-être humiliés, mais le *chic* sera sauf!

Il ne faudrait pas confondre *chic* avec *distinction*; ce n'est pas du tout la même chose. Voici comment on pourrait établir la différence : le premier mot exprime une idée subordonnée, de la façon la plus irréfléchie, à l'engouement, de quelque nature qu'il soit, et quelqu'en soit d'ailleurs le point de départ. La distinction, au contraire, est le résultat des principes arrêtés depuis longtemps, modifiés seulement suivant les temps. Une personne distinguée peut se passer de *chic*; une femme *chic* a besoin de distinction pour se faire accepter.

Dans le monde des chiffons et de la mode, il est toujours question de tabliers et de cuirasses! On fait même des étoffes exclusivement pour eux; lorsque l'étoffe est assez large, on taille le tablier dans la largeur. Tous ces jolis tissus en broderies à jour que l'on a portés tout l'été sont reproduits sur

de jolies étoffes de laine ou de soie d'un effet délicieux. J'ai ainsi aperçu, sur un jupon de velours violet foncé, monté à la *Bulgare*, un tablier en soie lilas brodée de roues à jour, entouré d'un simple feston *point de rose*; cuirasse pareille au tablier et manches en velours. C'était fort joli.

De toutes les étoffes de demi-saison, la *limousine* réunit pour le moment le plus de suffrages. Les différents fonds sont toujours dans les teintes neutres et les rayures : rouges, jaunes,



CHAPEAU. — *Retour de Coblenz.*

Modèle de M<sup>me</sup> Moreau-Didsbury, (23, boulevard des Capucines).

blanches et noires, de couleur douce, un peu effacée. Voici un costume de voyage fort réussi, en ce genre; je le garantis comme étant très chic, dans la bonne acception du mot.

Le jupon à traîne est garni de trois biais, posés en volants, terminés chacun par une frange de laine nouée et tissée dans l'étoffe. Polonaise blouse, avec un corsage à gros plis s'arrêtant à la taille, entourée d'une frange à haute grille assortie; elle est relevée derrière par des boutons et des pattes. Une charmante confection complète cette simple toilette. C'est un mantelet d'une coupe originale, formant la pèlerine Metternich derrière, fixé à la taille par un cordon et dont les pans, assez larges, sont réunis et fixés derrière sous un motif en passementerie orné de glands en laines assorties. Une frange, semblable aux autres, encadre tous les bords de ce vêtement.

Ce serait une grave erreur de supposer que la vogue des perles soit passée; on nous prépare, au contraire, de grosses surprises à ce sujet. Les ateliers en renom y travaillent sans relâche. J'ai vu des cuirasses et des tabliers en velours noir, rayés de jais, qui semblaient des rivières de perles! Et le tour en plumes de coq qui les encadrait ajoutait un charme de plus à leur gentillesse.

On nous prépare, pour la mauvaise saison, une véritable série de costumes en drap d'hommes; drap léger, genre cheviotte et vigogne, à dispositions exactement semblables. De petites rayures sombres, des pointillés, des sablés et de petits damiers pareils à ceux dont on voit tant de pantalons masculins! Un costume chic de ce genre se compose ainsi: — Jupon ras-terre plissé derrière; polonaise blouse, tombant tout droit. Corsage à gros plis et double rangée de larges boutons devant; col d'homme rabattu et arrondi; parements plats aux manches; beaucoup de poches, derrière, sur les côtés et sur la poitrine. Le tout orné de boutons.

Le retour de la polonaise tunique est salué avec une bonne grâce très marquée; c'est à qui lui fera le meilleur accueil, et comme on craint un nouvel adieu, chaque femme veut en profiter le plus longtemps possible. Ce qu'il y a de certain, c'est que les grandes maisons de couture en ont des séries de fort jolis modèles; ils sont rajeunis toutefois par certains changements. Ce genre de toilette, la robe princesse et le fameux tablier, par leurs formes aplaties, entrent bien dans le caractère de nos modes actuelles, et font avantageusement valoir les tissus épais et grossiers qui deviennent de plus en plus chics.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des planches dans le texte.

P. N° 222.

CHAPEAU *Retour de Coblenz*. — Chapeau en paille beige noire. La passe, relevée derrière, est bordée par un velours noir. Une draperie en turquoise, de même nuance, entoure la calotte en formant plusieurs plis. Le derrière du chapeau est garni d'un large nœud, formant cinq ou six coques, en ruban assorti; une guirlande de coucous, très touffue vers le milieu, encadre ce nœud en retombant de chaque côté, puis ses deux extrémités sont réunies par un nœud de velours noir.

D. G. N° 443.

COSTUMES DE VOYAGE. — 1. Petite fille de quatre ans. — Costume en flanelle bleue. Jupon court terminé par un volant. Tunique garde-française, à col de velours montant, fermée jusqu'à la taille par des trèfles en passementerie et de petits boutons en velours; la tunique s'écarte du bas, et les coins, relevés, sont recouverts de velours fixés par un bouton. Postillon en velours au dos du corsage. La manche, plissée dans le bas, est garnie d'un revers de velours posé au-dessus du plissé, qui lui-même est coupé par une bande de velours. — Lingerie en broderie anglaise. — Chapeau en feutre noir, à bords retroussés, garni de ruban et de plumes bleues.

2. Costume beige, composé d'un jupon ras-terre uni derrière, garni devant de deux volants plissés formant le rond. Un tablier garni de même complète

l'ornementation et va se fixer derrière sous un chou ovale en même étoffe coquillée. Corsage cuirasse et revers devant, avec un biais piqué sur tous les bords. Parements aux manches. — Lingerie en toile unie. — Chapeau de paille brune, garni en diadème de coques de ruban entremêlées de giroflées, avec barbe en tulle moucheté et dentelles nouées sous le manton.

3. Jupon en taffetas violet, entouré de deux volants montés à larges plis creux. Le reste du costume est en limousine fond gris à rayures multicolores; il se compose d'une seconde jupe, dont le tablier est ramené en biais par des draperies sur le côté, où il est relevé en formant la pointe au milieu du jupon; le reste de la seconde jupe tombe en carré; tous les bords sont entourés de franges en laine assorties, avec tête grillée. Corsage à basques plates, manches fendues au coude, et franges pareilles sur tous les bords. Col très montant derrière et boutons de fantaisie devant. — Lingerie plate. — Chapeau en feutre noir, garni de velours noir et d'une plume grise de couleur naturelle.

4. Petit garçon de 8 ans. — Costume en drap gros bleu. Pantalon court, boutonné aux genoux, garni sur le côté d'un gros liseré noir. Veston ajusté, à petites basques, revers derrière, col rabattu et manches rondes, bordé partout d'un liseré noir. Gillet montant en pareil, liseré de noir et garni de boutons noirs. — Chapeau canotier en feutre noir.

5. Toilette en taffetas et cachemire noirs. — Jupon à traîne en taffetas noir, garni devant de bouillonnés coupés par des biais, et derrière de cinq petits volants froncés. Tablier mode en cachemire, entouré d'une magnifique broderie de soie et de jais formant des dents pointues, terminées par une frange perlée mélangée de soie; le tablier se fixe sous un pouff de cachemire noir; une aumônière perlée est posée sur le côté. Cuirasse en cachemire noir, couverte de broderies perlées, ainsi que la manche ronde; la basque est fendue au milieu derrière et tous les bords se terminent par une frange perlée semblable à celle du tablier. Dans le haut, large col montant évasé. — Lingerie riche en guipures d'Irlande. — Chapeau de paille noire, à bords renversés, garnis de velours perlé et d'une draperie perlée. Des œillets odorants de toutes nuances, posés sur le côté, tombent sur le bord supérieur et forment le pied d'un plumet nacarat.

6. Costume en vigogne grise. — Jupon ras-terre uni. Cache-poussière et pèlerine de même étoffe, avec manches serrées au poignet, garnis sur tous les bords d'un volant plissé. — Le cache-poussière est une tunique sans taille, assujettie, plissée et serrée par une ceinture en pareil, fermée devant au moyen de boutons en os de couleur assortie. — Lingerie en toile de couleur. — Chapeau en paille noire, garni de faille noire et orné en dessous d'une touffe de fleurs des champs.

7. Costume en mohair et taffetas couleur feutre. — Le jupon, plus foncé, est en taffetas et entouré d'un volant froncé qui surmontent des plissés formant tête. Seconde jupe en mohair, terminée par un volant froncé, avec tête; le tablier, drapé et tendu sur les côtés, forme le pouff avec le reste de la jupe. Corsage à basques rondes, garnies d'un volant semblable au précédent. La manche, ouverte au coude, est entourée de même. Col évasé montant. — Lingerie ruchée. — Chapeau en paille noire, à diadème, bordé de faille couleur feutre, garni d'une écharpe en gaze chiffonnée de manière à former coques sur le côté et derrière, avec une aile posée en aigrette. Le bout du voile flotte autour du cou.

#### Description de la planche coloriée n° 1130.

TOILETTES DE VOYAGE. — 1. Costume en mohair gris de fer. — Jupon ras-terre entouré de cinq volants plissés, de 10 cent, chacun. Seconde jupe terminée par une haute passementerie à jour et une frange, noires toutes deux. Cette jupe est relevée sur les côtés, mais derrière seulement. — Veston Dandy, croisé devant, avec col et revers d'homme, en velours noir; boutons de jais, parements de velours au bas des manches, et un simple liseré noir sur les bords. — Lingerie plate fermée, en toile rayée. — Chapeau de demi-saison, en faille et turquoise de deux tons camaïeu couleur havane; fond mou, flets de rubans et demi-couronne d'églantines posée en diadème.

2. Costume en cachemire beige et sicilienne verte. — Jupon en sicilienne, plissé dans toute la hauteur devant, garni derrière de deux volants de cachemire beige, plissés très finement et surmontés chacun d'un petit biais de même étoffe. Seconde jupe en cachemire beige, prise dans les coutures de côté du jupon vert; un plissé en cachemire recouvre cette couture et encadre le tablier; des nœuds papillon, de même nuance que la sicilienne, sont posés de distance en distance. Cette seconde jupe est relevée très haut, en dessous, et les plis du milieu retombent simplement. — Corsage en cachemire, à pointes arrondies devant, simple postillon derrière et bords verts dépassant. Col montant en cachemire beige et col rabattu en sicilienne, garni de plissés beiges. Nœuds sur l'épaule et au bas des manches sur le plissé qui les termine. — Lingerie plate en toile. — Chapeau rond en paille noire, à larges bords baissés sur les yeux et relevés derrière, bordé de velours noir. Voile de gaze verte, oiseau et nœud de velours à bouts flottants, dont les extrémités se réunissent en un second nœud que l'on fixe sur les cheveux.





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de M<sup>lle</sup> Bataillon, & Chéresol, 5. Modes de M<sup>lle</sup> Brunhes & Hunt, & Meyerbeer, 4.  
 Robes et Passermenterie A la Ville de Lyon. Parfums de Violet, 13, des Capucines, 12.  
 Jupons et Corsets de P. de Plument, & Vivienne, 33.

Entered at Stationer's Hall

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30 Henrietta Street Covent Garden W.1

## CAUSERIE

Voyager est devenu l'unique préoccupation du jour. Depuis le Président de la République jusqu'au dernier commis du plus petit boutiquier de la rue Saint-Denis, tout le monde se met en route. Tous les prétextes sont bons : les eaux, les vacances, la chasse. Il n'est pas jusqu'au nommé Bazaine, ex-maréchal de France, qui n'ait éprouvé le besoin de s'accorder un peu de villégiature et de prendre ce qu'en langage de prison on appelle la clef des champs. Le prétexte invoqué par ce pauvre diable, c'est qu'après lui avoir fait grâce de la tête, on ne se montrait pas disposé à cesser de le loger aux frais de l'État avant une vingtaine d'années ! De là son mécontentement et son escapade. Le plus clair de son bénéfice, pour le moment, semble se réduire à un changement de qualité : de prisonnier qu'il était, le voilà devenu comme une manière de Juif-Errant, condamné à traîner de pays en pays la triste liberté qu'il a prise, jusqu'à ce qu'il se décide à aller chercher sur le territoire prussien une hospitalité plus dure que celle de la prison. Il est permis de croire qu'en franchissant les rochers de Sainte-Marguerite, l'homme de Metz n'avait point prévu ce qui l'attendait au-delà, sans quoi il se fût sans doute épargné à lui-même cette nouvelle torture.

Du reste, il est des gens ainsi faits ; il semble que réfléchir soit pour eux une impossibilité absolue : ils agissent au gré de la première influence venue, sans voir plus loin que le bout de leur nez, et se lancent ainsi dans des aventures que des hommes d'un caractère plus sage, doués de plus d'intelligence et de perspicacité, se garderaient bien d'affronter.

Je me rappelle, à ce propos, une anecdote assez plaisante, qui montre où l'on peut être entraîné par l'absence de réflexion.

Un peintre d'Amsterdam, Karl Van Gatern, reçoit un jour la visite d'un de ses amis qui venait lui faire ses adieux ; un navire, mouillé dans le Texel, allait l'emmener à Livourne. Au bout de quelques instants, l'ami se dispose à partir, et Karl l'accompagne jusqu'au seuil de sa maison, dont la porte donne précisément sur le quai en face de la barque qui doit emmener le voyageur.

— Si tu me reconduisais jusqu'au bâtiment ? propose l'ami.

— En robe de chambre !... Y penses-tu !...

— Pourquoi pas ?

— Au fait !

Ils partent. La conversation s'anime et devient si intéressante, qu'arrivés près du navire, les deux amis y montent sans plus réfléchir. Ils s'en aperçoivent trop tard : le bâtiment est en marche, impossible d'arrêter !

Et c'est ainsi que, pour s'être oublié un moment, Van Gatern fut conduit en robe de chambre à Livourne où il séjourna ; que sa femme, lasse de l'attendre pour dîner, se mit à table sans lui, le crut mort et s'en consola comme elle put ; qu'enfin Karl Van Gatern s'éprit de passion pour l'Italie, y resta et finit par mourir pour de bon à Venise, où on l'enterra !

Ainsi finissent, il est vrai, tous les grands voyages, à commencer par celui que nous entreprenons tous en entrant dans la vie, et quelque peine que nous nous donnions pour en reculer le terme. Le mois d'août, pour sa part, a vu s'éteindre deux hommes qui n'ont pas fait autant de bruit que Bazaine et qui ont sur lui l'avantage d'avoir rendu de réels services à leur pays.

L'un, Charles Asselineau, érudit délicat, critique de goût, fut attaché à la Bibliothèque Mazarine, dont il resta courageusement le conservateur effectif pendant les semaines agitées qui suivirent le 18 mars. Sa *Bibliographie romantique* a obtenu deux éditions et un supplément.

L'autre, Frédéric Morin, philosophe profond et savant écrivain, homme de caractère et de conscience, fut chargé pendant la guerre d'administrer, en qualité de préfet, l'important département de Saône-et-Loire. Les souvenirs qu'il y a laissés font le plus grand honneur à l'auteur des *Origines de la démocratie ou la France au moyen âge*.

Ces deux hommes, Charles Asselineau et Frédéric Morin, dont l'existence fut si différente, ont eu tous deux une fin sereine et enviable, digne couronnement d'une carrière trop tôt interrompue.

Tous les voyages entrepris à travers la vie ne se terminent pas ainsi sans secousses. On sait l'histoire de cet aéronaute anglais qui, voulant marcher sur les traces d'Icare et naviguer dans les airs avec des ailes de bois, n'est parvenu qu'à tomber sur un clocher et à s'y rompre le cou. Un autre aéronaute, Braquet, a quelques jours plus tard éprouvé le même sort à Royan, pendant qu'il exécutait sa 331<sup>e</sup> ascension. Le ballon ayant éprouvé une violente secousse en donnant contre une échelle au moment du départ, le malheureux aéronaute tomba de son trapèze, voulut se retenir à la corde de sûreté qui se cassa, et fut précipité sur le sol d'une hauteur de 300 mètres. Cela fait songer que, dans le premier cirque venu, un gymnaste ne peut pas faire le moindre exercice sur un trapèze fixé à une dizaine de mètres, sans qu'un solide filet ait été tendu au-dessous pour parer à tout accident. Est-ce que l'humanité perdrait beaucoup à ce qu'il fût interdit d'aller faire des tours de force sur un trapèze attaché à un ballon et dont le sort tient à un fil ?

Redescendons sur la terre pour citer un fait comme nous voudrions pouvoir en enregistrer tous les jours.

Presque à la même heure où l'Académie française tenait sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Cuveillier-Fleury et décernait le prix Gobert à M. Georges Picot pour son *Histoire des États-généraux*, un grand industriel de Rennes, M. Oberthur, imprimeur-éditeur, donnait un magnifique exemple. Il annonçait à ses nombreux ouvriers qu'il leur assurerait, sans retenue sur les appointements, une retraite de quatre cents francs pour les hommes et trois cents francs pour les femmes, à soixante ans d'âge et vingt-cinq ans de service. Il y aura même une réduction sur cette limite d'âge, en cas d'infirmités précoces. Chacun n'en sera pas moins libre de rester en service actif après soixante ans, si la santé est bonne et si l'ayant-droit veut continuer à travailler. De même, si une jeune fille quitte l'établissement pour contracter mariage, elle recevra dans l'année où sera célébré son mariage, à titre de gratifications pour ses bons services, une somme composée d'autant de fois vingt-cinq francs qu'elle aura passé d'années dans la maison Oberthur, depuis la fin de son apprentissage.

Heureux les patrons qui peuvent s'imposer de tels sacrifices, car d'aussi nobles procédés ne peuvent manquer de leur être payés en dévouement et en travail !

Concluons, sans transition, par un mot d'enfant.

Le jeune Bébé vient de recevoir un beau sac de bonbons de sa maman, qui lui recommande de le partager chrétiennement avec sa sœur.

— Qu'est-ce que c'est, partager chrétiennement ? demande-t-il.

— C'est donner la plus grosse part à ta sœur.

Alors M. Bébé, se retournant vers sa sœur :

— Tiens ! dit-il, partage, toi !

Nous doutons que jamais M. Bébé mette beaucoup d'empressement à marcher sur les traces de M. Oberthur.

LUDOVIC SAUYEUR.

## UN MÉTIER DE DUPES

En cette saison, où l'intimité du *watering place* (plages et villes d'eaux) et de la vie à la campagne livre à regard l'intérieur des ménages, je voudrais dire un mot sur un sujet qui a bien son importance : l'absence de coquetterie d'un grand nombre de femmes dans les coulisses de leur existence.

Avez-vous remarqué, en effet, l'indifférence montrée par nombre de filles d'Ève sur leur propre compte, dès qu'elles n'ont que leur ménage pour théâtre de leurs exploits ? A peine ont-elles mis le pied sur le seuil de leur porte, qu'il semble qu'elles oublient les premiers éléments de cet art de plaire qu'elles pratiquaient si joliment dans le salon voisin, quelques minutes auparavant. Au lieu de cet air enjoué qui faisait tourner toutes les têtes, de ces répliques fines et vives qui faisaient ouvrir toutes les oreilles, vous ne trouvez plus qu'un visage terne, une conversation paresseuse.

Du côté de la toilette, même jeu : à la robe chatoyante et charmante, dont on aimait à suivre du regard les plis savants et les sillons soyeux, succède le négligé et quel négligé souvent ! Les bandeaux sont défaits, les pantoufles banales remplacent les souliers mignons, le molleton du *Bon marché* couvre ces épaules qui s'accoutumaient si bien de la robe de la bonne faiseuse. C'est un enterrement de grâces et de séduction de troisième classe.

« Tout cela est bien assez bon pour la maison ! » pense notre fille d'Ève. Quelle fausse idée ! Et la preuve, c'est la promptitude avec laquelle le fils d'Adam, son mari, lui annonce « qu'il a affaire » au cercle ou ailleurs. — Les femmes doivent à leurs maris, a dit je ne sais plus quel écrivain féminin, leurs qualités, leurs travers et surtout leur coquetterie. — Cela est bien vrai. Il faut l'attrayant dans le ménage, ou gare à la concurrence, toujours prête à saisir au passage l'oiseau que d'autres n'ont pas su retenir au nid !

La concurrence est toujours sous les armes, elle, et elle sait donner à son négligé même une tournure si habile, qu'on le préfère parfois à la toilette la plus soignée.

Que les femmes y songent ! En réservant pour leur intérieur leurs robes fanées et fripées, leurs coiffures au hasard du peigne, elles font un métier de dupes.

Louis XIV jamais ne s'est montré à personne sans sa perruque ; que les femmes ne se montrent jamais, elles, sans être en tenue. C'est pour elles, comme ce fut pour lui, une raison d'État. Tout pouvoir qui n'a plus de prestige est perdu. Voulez-vous exercer toujours votre royauté, mesdames ? n'ôtez jamais votre perruque.

B. C.

## ÉCHOS DE LA MODE

Quelques chiffons de bains de mer, décrits par la *Vie parisienne* :

Les robes à broderies anglaises et les toiles à carreaux bleus, comme des toiles à paille, ont la majorité. L'écoisais, en ceinture et en ornement, semble redvenir à la mode.

Beaucoup de tabliers, soit en toile, soit en faille, soit en jais, attachés par de gros nœuds ; des paletots sans manches et des plissés toujours.

Les galons de laine blanche ou de laine grise sont très joliment employés sur des tuniques de cachemire noir. Les corsages en sont rayés comme les pourpoints Henri III.

Les chapeaux de paille ont perdu toute espèce de fond ; on les pose en auréole sur le dessus du chignon. Peu de chose pour les garnir, soit un nœud, soit un simple velours, mais en revanche une énorme guirlande posée en traîne.

Les chapeaux de feutre, d'usage masculin, ont grande chance d'être à la mode pour les dames en septembre.

Par exemple, pas une femme qui n'ait l'éternelle queue de cheveux rattachée par un ruban dont la couleur varie suivant celle de la robe.

\* \*

Un grand bal et une représentation théâtrale, dans laquelle Mme Théo a triomphalement joué le rôle de *Bagatelle*, créée par Mme Judic, sont venus clore les fêtes et réjouissances suscitées par les courses de Deauville. Le bal a eu un caractère démocratique qui, au dire du *Sport*, ne sentait que trop l'époque dans laquelle nous vivons : on n'était plus à ce Trouville d'antan où la duchesse de Morny refusait de faire vis-à-vis à la femme de son carrossier. Toutes les conditions sociales se mêlaient dans le même tourbillon. C'est qu'on est loin, en France, de l'époque où la duchesse de Chabot, apprenant qu'un bal de bienfaisance réunirait plus de douze cents personnes, s'écriait : « Ah ! ça, il y aura donc des notaires !... »

La généralité de ce monde avait arboré des toilettes à outrance qui faisaient d'autant mieux ressortir la simplicité de bon goût de quelques-unes. On ne se doute pas combien se nuisent, réunies, les toilettes qui font le plus de sensation vues séparément. Le succès de ces grandes cohues de la mode est toujours pour les toilettes blanches ou les robes d'une exquise sobriété de coupe. Parmi les souvenirs d'élégances de la fête de Trouville, nous devons citer une robe en mousseline des Indes et taffetas blanc, relevée par des roses de Portland, — et une autre en crêpe de Chine bleu impératrice, garnie de point d'Angleterre et d'un feuillage en velours noir, qui court autour de la jupe et remonte pour fixer des roses roses et des roses marron. Un bandeau de diamants dans les cheveux.

V. P.

## LES INFLUENCES CABALISTIQUES

On a beaucoup remarqué à Vichy, dans ces derniers temps, l'étrange effet que l'usage des eaux produisait sur le moral d'une grande notoriété du monde russe, — le prince Galitzin, — dont la verve était surexcitée en proportion du nombre de verres qu'il buvait chaque jour de cette eau.

Les sources de Vichy, on le sait, sont d'une thérapeutique fantaisiste, dangereuses pour les uns, souveraines pour les autres, souvent favorables au début du traitement et mauvaises à la fin. Il faut sans cesse en surveiller la marche capricieuse.

Jusqu'ici les médecins, qui leur attribuent de si nombreuses propriétés, ne leur avaient pas encore reconnu une influence directe sur le moral des malades. Mais, tout bizarre que puisse sembler le fait, il serait imprudent peut-être de le nier, surtout après la découverte dont parle Pulgrave dans son ouvrage sur la région centrale de l'Arabie, qui vient d'être publié en Angleterre.

Il décrit une plante dont l'action sur l'économie humaine est d'exciter le rire. On en trouve plusieurs variétés, dans les environs de Kaseem et d'Oman, qui s'élèvent à la hauteur de trois

pieds; le feuillage est d'un vert foncé et la fleur d'un jaune très vif. La graine est du volume d'un haricot; sa saveur rappelle celle de l'opium, mais très sucrée. C'est la graine qui, pulvérisée et prise en décoction à petite dose, contient cette étonnante propriété-exhilarante.

Celui qui en fait usage cède bientôt à un rire impératif qu'il essaierait vainement de combattre; puis il se met irrésistiblement à chanter, à danser, et se livre à des fantaisies de mimique plus grotesques, plus extravagantes les unes que les autres. Cet effet se prolonge pendant une heure environ. La crise de surexcitation finie, la personne qui l'a éprouvée tombe dans un profond sommeil, et à son réveil elle est complètement inconsciente de ce qui s'est passé: elle n'en a pas conservé le moindre souvenir.

Certes, en dépit du vieux dicton affirmant qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, on serait tenté de croire que, pour le coup, la découverte de cette plante extraordinaire lui donne un démenti. Cependant, avant de se prononcer, il faudrait se rendre compte de la portée d'une phrase banale très souvent employée autrefois, et qui semble révéler une mystérieuse influence de la nature de celle dont il est question. Nos pères disaient, et l'on dit encore en parlant d'une personne dont l'humeur emportée ou gaie n'est pas habituelle: «*Sur quelle herbe a-t-il donc marché!*» On se demande l'origine de cette manière de s'exprimer. N'est-il pas vrai que le rapprochement est curieux?

Il existe en outre dans plusieurs de nos campagnes et notamment dans le Jura une légende des bois qui a aussi son analogie avec ce phénomène d'histoire naturelle. On y croit à l'influence de l'herbe à la bête. Quand vous avez eu la malchance de marcher dessus, il en résulte un désordre immédiat dans le cerveau, dont le premier symptôme est de faire perdre la mémoire: on ne retrouve plus son chemin; on ne peut plus s'orienter; on est victime d'une sorte de mirage qui vous obsède et vous conduit forcément dans une direction autre que la vraie. Nous voilà en pleine Arabie, comme on voit, et, pour le moins, dans les environs de Kaseem ou d'Oman.

Qui donc n'a expérimenté l'effet de certains milieux, et même du contact de certains corps, sur nos dispositions humoristiques? On a dit, avec raison, que les lieux inspiraient. Shérifan avait un certain habit marron qui, disait-il, appelait sur lui toute sorte de malheurs, lorsqu'il en était vêtu. Les femmes ont souvent de secrètes préférences pour telles toilettes ou telles coiffures, qui sont fondées sur les succès de coquetterie qu'elles leur valent et qui ne s'expliquent pas.

Mme de Girardin avait un art particulier à disposer son salon quand elle attendait des causeurs d'élite. Elle y semait quantité de petits objets maniables, dont chacun de ses visiteurs faisait usage en parlant, et cela au profit de ceux qui les écoutaient.

Nous ne saurions trop recommander aux personnes qui ont intérêt à briller dans le monde d'approfondir cette théorie des influences cabalistiques des agents physiques sur le moral.

Léon Gozlan prétendait, lui, qu'il subissait l'action des couleurs au point de leur attribuer à toutes un ordre d'idées qui lui venaient irrésistiblement.

Tout cela peut faire sourire le philosophe, esprit fort, mais tout cela explique, dans certaines mesures, le rapport qu'on observe souvent entre plus d'un accoutrement vestimental et le caractère ou l'esprit des gens. Peut-on sérieusement s'attendre à ce que le rapin, qui porte habituellement le chapeau pointu et à larges bords, les cheveux longs et crasseux, n'ait pas des idées et une manière de parler corrélatives ou du moins appropriées à ce cadre dans lequel il se complait? Le dégingandement de la toilette est toujours sympathique d'un dégingandement intellectuel ou moral, et c'est à ce sujet qu'on peut dire

qu'il y a des détails de toilette qui sont de véritables aveux, des révélations complètes qu'il suffit d'entendre et d'étudier pour savoir à qui l'on a affaire.

Eugène CHAPUS.

## UN PEU PARTOUT

Il existe sur le pavé de Paris un photographe qui espère enlever les suffrages du public en annonçant qu'il photographie par le procédé *hydrofuge* (*carbonisé*).

Procédé à part, nous connaissons peu de morceaux plus jolis, dans la littérature des annonces, que celui par lequel le dit photographe s'efforce de persuader que le but vers lequel doit tendre tout être vivant est d'aller s'asseoir devant l'objectif d'un photographe.

«*Aujourd'hui, dit-il, la photographie joue un grand rôle dans les familles, car s'il se fait un accord de mariage, vite les futurs époux échangent leurs portraits; le mariage accompli, le mari fait faire son portrait et le donne dans une broche à sa jeune épouse; puis, ils se font faire en groupe pour donner aux parents, seul moyen de combler le vide laissé dans les deux familles par ce mariage. Les pères et mères ne peuvent faire autrement que de donner leurs portraits aux jeunes mariés, lesquels ne doivent pas oublier de se faire photographier en cartes de visite pour les plus petits parents et les plus proches amis.*»

Avis aux amateurs!

\*\*\*

Le Jardin d'acclimatation s'est dernièrement enrichi, paraît-il, d'un nouveau chameau, qui a, nous dit-on, trois bosses...

D'abord les deux qu'ils ont ordinairement dans cette famille, et ensuite celle de la musique.

Avouez que vous ne connaissiez pas le chameau mélomane?

\*\*\*

A Suresnes, au bord de l'eau, un fricoteur a pris une enseigne triomphante.

Par une invention hardie, le peintre y a figuré un lapin qui se précipite de lui-même dans la casserole. Au-dessous on lit:

AU LAPIN QUI SE DÉVOUE.

Et l'on parle des temps antiques!...

\*\*\*

C'est encore la grande saison des fêtes champêtres.

L'autre dimanche, la Marne voyait les canotiers de ses rives couronnés de fleurs.

Le plaisir rend l'âme bonne, a dit Béranger. Un pauvre a eu la même pensée, et il en a voulu faire l'expérience au bord de la rivière. Il s'est donc fixé dans un coin de l'aqueduc, où les libéralités de la foule sont, en effet, venues le trouver.

Par malheur pour notre homme, la mendicité est interdite, et sans plus se soucier de la maxime de Béranger, on s'est empressé de conduire le délinquant chez le commissaire de police.

Ce pauvre était un manchot. Il eut là une réponse superbe.

— Comment mendiez-vous? lui demanda le magistrat.

— *Du bras qui me manque*, répondit l'indigent.

A. Z.



PLANCHE D. G. N° 443. - COSTUMES  
Modèles de M<sup>me</sup> Elise





VOYAGE. - DESCRIPTION, PAGE 422.  
de Richelieu, 64.

## L'ÉPAVE

NOUVELLE

III

— Suite —

La vibration stridente des cordes fit tressaillir Blanche. Elle laissa tomber à terre une touffe de genêts que ses mains serrèrent sur son cœur. Elle se baissa d'un mouvement vif et inquiet pour la reprendre. Mais Mathurin l'avait déjà ramassée et au lieu de la lui rendre :

— Depuis quand le genêt est-il si rare ici, dit-il d'un ton gouguenard, qu'on en offre des bouquets aux jeunes filles ?

Elle tendit sa main tremblante vers Mathurin pour ressaisir cette touffe de fleurs jaunes que le pêcheur soupçonnait être un gage d'amour de l'Épave. Mais il lui dit sans pitié :

— Vous y tenez beaucoup à ce qu'il paraît, Blanche ! Qui donc vous a fait ce précieux cadeau ?

Elle ne répondit pas.

— Mon Dieu ! pourquoi mettre du mystère là où il n'y en a point ? dit insouciamment Julien. Nous avons cueilli cette touffe de genêts ensemble, à l'endroit où les flots m'ont jeté dernièrement.

Blanche éprouva un secret mouvement de dépit. Le jeune homme profanait par son indiscrétion ce qu'elle croyait être un secret à deux.

Mathurin lança un regard haineux à l'Épave et éparpilla froidement les fleurs dans les cendres rouges du foyer. Puis se penchant vers Blanche, il lui dit à voix basse :

— N'oubliez pas que vous êtes ma fiancée ; ne me préférez point à ce freluquet, parce qu'il a les mains blanches et un habit de drap fin. Si vous l'aimiez, malheur à lui !

Et il dit à voix haute en se levant :

— Bonne nuit, Ivon ; bonne nuit, Blanche, et à vous pareillement, monsieur Julien. Je vas rejoindre les amis chez maître Kergouët, car nous avons à causer ensemble, — ajouta-t-il en regardant Julien.

Ces derniers mots furent prononcés avec une expression qui agita l'esprit de la jeune fille d'une vague inquiétude.

— Que vous a donc conté monsieur Mathurin, lui demanda en souriant l'Épave, pour que ses paroles vous aient ainsi rendue toute rêveuse ?

En ce moment, Ivon se rapprocha d'eux.

— Ce qu'il m'a dit, vous le saurez, monsieur Julien, répondit Blanche d'une voix basse et précipitée. Cette nuit même il faut que je vous parle, à vous seul, en secret : il le faut !

Le jeune homme retint le geste de surprise qui allait lui échapper, et, après avoir échangé avec Ivon quelques phrases insignifiantes, remonta dans sa chambre.

Quelle cause secrète avait donc pu engager la jeune fille à prendre une telle résolution ? Depuis la scène du naufrage, Blanche avait senti un intérêt dans sa vie. De la pitié qu'elle avait éprouvée pour celui qu'elle avait sauvé, elle était passée bien vite à une sorte d'admiration pour un être qui lui paraissait si supérieur aux habitants de la Tremblade. Elle se dévoua à le protéger. Jusqu'à ce jour néanmoins elle n'avait aimé l'Épave que dans le secret de son âme et sans se l'avouer à elle-même. Seule, enfermée dans sa chambre, elle rêvait à lui sans remords ; elle épiait le bruit de ses pas, le son de sa voix. Elle se composait un bonheur de toutes ses petites joies ignorées ; elle improvisait avec lui des conversations imaginaires, mais devant lui elle souffrait, elle baissait les yeux, et à peine osait-elle lui répondre. Les menaces de Mathurin exaltèrent tout à fait cette passion naissante.

Quant à l'Épave, héros très-secondaire de ce récit malheureux-

sement véridique, ce n'était, il faut l'avouer, ni un bâtard, ni un prêtre, ni un poitrinaire, ni même un fils de bourreau ; en un mot, aucun de ces types exceptionnels créés depuis quelques années à l'usage de beaucoup de nos confrères, les romanciers. C'était simplement un de ces beaux fils destinés par la Providence à descendre du perron de Tortoni, un cure-dent à la bouche, à faire sonner sur l'asphalte des boulevards des éperons fantastiques, à renouveler la scène de monsieur Dimanche avec tous les tapis-siers de Paris, et à vivre enfin des habits qu'ils ne paient pas plus qu'ils ne les portent. Il se faisait nommer J. lien de Verneuil.

Vers trois heures du matin, Julien entendit frapper timidement à sa porte. Il l'entrouvrit et murmura d'une voix tendre :

— Blanche, c'est vous ?

Elle ne répondit pas, et demeura immobile sur le seuil, s'appuyant d'une main à la muraille, n'osant respirer, manquant également de volonté pour avancer ou pour fuir. Seulement elle leva vers lui ses grands yeux bleus, animés à cette heure d'un éclat singulier qui faisait pressentir la mâle et héroïque résolution de son cœur.

Julien prit sa main glacée dans les siennes, et l'attirant doucement dans la chambre, lui dit :

— Malgré votre promesse, je doutais encore de tant de bonheur !

— De bonheur ! répliqua Blanche. Vous parlez de bonheur au moment où votre vie est en danger !

— Que voulez-vous dire ? interrompit-il en souriant.

— Je veux dire, reprit-elle avec force, que Mathurin Brindejone est mon fiancé, qu'il est jaloux de vous, qu'il vous hait, qu'il vous tuera.

— Ah ! maître Mathurin est jaloux ! dit encore Julien du même ton léger.

— Silence ! silence ! répliqua Blanche avec angoisse.

Dans le premier moment, elle n'avait pas réfléchi aux conséquences de sa résolution ; elle n'avait vu qu'un crime à empêcher et un innocent à sauver. Ce dévouement ne lui paraissait être qu'un devoir sacré ; mais elle pensa tout à coup que révéler l'infamie de sa famille, c'était se perdre elle-même dans le cœur de l'Épave. Néanmoins cette pensée ne l'arrêta pas, et elle continua avec force :

— Vous ignorez où vous êtes ; vous ne savez à qui vous parlez, monsieur ! Ah !... dans un instant je serai méprisable à vos yeux.

— C'est impossible, Blanche, murmura l'Épave, car je vous aime et rien au monde...

— Ne l'espérez pas, monsieur Julien, car je vais vous livrer un secret terrible !

— Je vous écoute, Blanche.

— N'avez-vous jamais entendu parler de ces habitants des côtes qui vivent des naufrages ? Eh bien ! c'est là l'industrie des pêcheurs de la Tremblade, Julien !

— Des naufrageurs ? s'écria l'Épave, dont une pâleur subite couvrit le visage.

— Oui, des naufrageurs, reprit Blanche avec exaltation. Maintenant dites encore que vous ne me méprisez point, que je ne vous fais pas horreur ! Cependant, je vous le jure, j'ai ignoré ce funeste mystère jusqu'à cette nuit de tempête où je vous ai sauvé de la mort.

— Quoi ! c'est vous ? dit Julien en se rapprochant.

— Eh bien ! depuis ce moment, continua-t-elle, tout ce qui m'entoure m'est odieux. Je veux fuir ce pays maudit. Écoutez, Mathurin vous a menacé ce soir même, et Mathurin ne menace pas deux fois. Moi, je serai condamnée à être sa femme, la complice de ses crimes. C'est impossible ! Tous deux nous partirons cette nuit.

— Mais quel moyen ? demanda l'Épave.

— Il en est un, répondit-elle ; c'est de gagner à l'instant la baie où nos pêcheurs cachent leurs barques, d'en prendre une et de faire force de rames vers Kerkabec. Le recteur ne me refusera pas l'asile que j'implorerai de lui.

— Mais la crainte des gardes-côtes ne force-t-elle pas les hommes à veiller la nuit aux environs du village ?

— Oui, mais le chemin qui mène aux cryptes n'est pas gardé. Voyez-vous, Julien, les naufrages ne sont pas leur seule industrie. Leur métier apparent, outre la pêche, c'est d'extraire des blocs de granit des immenses carrières qu'on appelle les cryptes dans le pays, et qui se prolongent même sous la mer. Tout l'été, les habitants fuient la lumière du soleil et s'enterrent dans ces profondeurs. C'est là aussi, sans doute, qu'ils cachent les dépouilles des naufragés et c'est par ces souterrains que nous échapperons à leur poursuite. Dussé-je y laisser ma vie, vous serez sauvé, Julien. Venez ! venez ! il faut qu'avant le jour nous soyons descendus dans les cryptes.

Julien se couvrit d'un caban et suivit la jeune fille.

Blanche avait laissé dans sa chambre ces mots écrits à la hâte et baignés de ses larmes, adressés au vieux soldat :

« Mon père, la vie de monsieur Julien est menacée. Je ne puis le laisser périr. Je ne puis non plus devenir la femme d'un meurtrier. Adieu, mon père, et ne maudissez pas votre fille. »

L'entrée des cryptes de la Tremblade est un gouffre. Des bords noirs et arides de l'abîme pendent de minces filets d'eau qui naissent sous des racines et vont rejoindre, par des routes souterraines, la mer dont les flots d'écume se brisent contre les rochers à un quart de lieue. L'intérieur du gouffre est tapissé de maigres bruyères, et quelques bouquets d'arbustes s'accrochent aux saillies du granit. La brume du matin enveloppait encore toute la côte, quand Blanche et l'Épave se glissèrent dans l'abîme avec l'inquiète adresse des maraudeurs.

Blanche la première descendit sans pâlir dans cette tombe béante. Cette hardiesse eût fait peur à un marin. L'Épave la suivit. Ils descendirent avec une horrible lenteur et presque d'une manière insensible. Tantôt ils se laissaient glisser sur les bruyères humides jusqu'à ce que leurs pieds eussent touché une large arête de la roche ; tantôt ils se balançaient au-dessus des sombres profondeurs, cherchant le ciel du regard, les mains scellées à des branches pliantes ou aux pointes aiguës dont l'ancre était hérissée. Tout à coup ils disparurent sous un immense bloc qui s'avancait en saillie à cinquante pieds de profondeur. Une grotte basse, mais vaste, était creusée dans ce bloc de pierre. Ils y entrèrent en se courbant un peu, et alors ils respirèrent librement, en gens qui viennent de risquer leur vie et à qui Dieu ne l'a pas reprise.

— Maintenant, il nous faut plus de courage encore, dit alors Blanche, car nous ne verrons plus le ciel luire sur notre tête. La nuit, pendant plusieurs heures, va remplacer pour nous la lumière du jour. Nous n'aurons d'autre soleil que ce flambeau que je vais allumer. Avez-vous peur, Julien ? — ajouta-t-elle en essayant de sourire et de dissimuler la terreur secrète qu'elle éprouvait en passant de l'air vif et pénétrant de la côte à l'atmosphère lourde et humide des cryptes.

— Peur avec vous ? s'écria l'Épave, peur des dangers que vous partagez et que vous bravez pour moi ! Oh ! vous ne le pensez pas ?

— Bien ! reprit la jeune fille d'une voix douce et calme. Depuis ce jour où je vous vis pour la première fois luttant avec la mort au milieu des flots irrités, je savais que vous aviez du courage. Mais ici, voyez-vous, Julien, il s'agit d'une bien autre fermeté. Ce qu'il faut ici, en cas de péril, ce ne sont point des bras nerveux capables de dompter la tempête, c'est du sang-froid. On peut lutter contre les vagues furieuses de la mer sur

une planche vermoulue qu'elles font tourbillonner comme une plume ; mais quand par malheur on se perd dans un dédale comme celui-ci, c'est contre son propre désespoir seulement qu'il faut lutter : car, une fois égaré, tout est dit, et Dieu seul peut vous sauver.

— Vous voulez m'effrayer, Blanche !

— Non, non ! ayez bon courage, Julien. Je connais la partie de ce labyrinthe qui conduit à la crique où sont les barques de nos pêcheurs. Ils ne gardent pas la mer, et nous aurons le temps de gagner Kerkabec.

La grotte s'élargissait à un endroit où deux énormes piliers semblaient en supporter la voûte, et de là partaient neuf larges galeries coupées de cent rues transversales, sombres, vides, muettes, qu'un éboulement pouvait fermer comme la porte d'une prison, sur les imprudents assez téméraires pour s'engager dans le labyrinthe. Le néant semblait s'ouvrir devant eux ; mais Blanche n'hésita pas. Elle commença à dérouler un peloton de fil cordelé, en fixa l'extrémité à un anneau de fer scellé dans un des piliers, alluma son flambeau et dit à son compagnon d'une voix grave :

— Maintenant plus de paroles inutiles, et marchons rapidement.

Ils s'avancèrent dans de longues routes froides, noires, sans sonorité, qui semblaient avoir été calcinées par les feux d'un volcan éteint depuis des siècles. Rien ne germait sur les parois visqueuses des murailles, pas une fleur pâle et étiolée, pas un brin d'herbe parasite. L'oreille ne pouvait entendre la voix d'aucun être animé, ni le bourdonnement du moindre insecte, ni le souffle de la moindre brise. Le regard ne pouvait aller au delà du cercle rougeâtre et fixe que projetait la flambeau. Cette lumière n'éclairait pas ; elle formait une tache pourprée sur le brouillard des ténèbres, et voilà tout. Et plus les deux fugitifs allaient, plus ils semblaient marcher sans relâche dans le même espace, tant ces rues se coupant toutes à angles droits et se prolongeant à l'infini dans l'ombre et le silence paraissaient ne former qu'une seule galerie sans terme.

Peu à peu l'assurance de l'Épave diminua. En voyant cet espace noir s'étendre comme le chaos devant lui, il se prenait à fermer les yeux en frissonnant et cherchait à se rappeler les rayons du soleil, les feuilles vertes des arbres, la senteur des ajoncs, tous les bruissements de la nature animée. Ce souvenir lui rendait du courage. Enfin, au bout de trois heures de marche, il demanda à Blanche s'ils approchaient de la crique.

— Jetez une pierre droit devant vous, Julien.

Il arracha un des cailloux incrustés dans les parois du souterrain, et le lança avec force. Puis, se penchant précipitamment à terre, il écouta avec cette attention subtile qui fait deviner aux Indiens l'approche de leurs ennemis à d'incroyables distances : mais ce fut en vain. La chute de la pierre ne produisit aucun bruit. On eût dit qu'elle avait été absorbée par les ténèbres.

— C'est étrange ! dit Julien en se relevant.

— C'est un effet bien simple, répliqua Blanche, et qui signifie que les galeries se prolongent encore dans cette direction bien plus loin que je ne pensais.

— Oh ! ce silence est vraiment affreux ! s'écria Julien, votre voix ne m'arrive que lugubre et sépulcrale. Le son de nos pas semble même s'amortir, comme si nous n'étions que des ombres.

— Allons ! du courage, au nom du ciel ! murmura Blanche d'une voix que l'émotion fit trembler. Au milieu de ce néant, Dieu nous tient dans sa main, je vous l'ai dit. C'est ici que l'on apprend à espérer, à croire en lui. La voix s'éteint contre ces murs sourds et inexorables. La force, le courage et l'adresse, tous les moyens humains sont impuissants. Nous sommes à la

merci de ce fil que je tiens dans ma main et que le moindre accident peut briser. Prions Dieu, Julien. Il y a des mères qui y sont mortes, seules, dans les angoisses de la faim, loin de leurs enfants.

L'Épave pâlit et se tut. Blanche leva son flambeau et l'approcha de la muraille, essayant d'y déchiffrer d'imperceptibles signes gravés par les carriers; car, grâce à l'inégalité de la température et à l'absence des courants d'air dans les cryptes, les moindres traits charbonnés contre les murs ne s'effacent jamais.

Mais elle ne découvrit que d'insignifiantes empreintes.

La flamme de la torche commença à blanchir et à trembloter.

— Nous marchons depuis longtemps, dit Julien avec un geste d'accablement profond; n'êtes-vous point fatiguée, Blanche?

— Fatiguée! répéta la jeune fille en regardant la torche presque consumée, avec un tressaillement de surprise. Nous ne pouvons rester ici un instant, une minute, entendez-vous, Julien, car ce serait vouloir notre perte.

Mais tout en disant ces paroles d'une voix impatiente, saccadée, elle s'arrêta et resta immobile comme une statue, les yeux attachés à la voûte.

— Blanche, qu'avez-vous? s'écria l'Épave; souffrez-vous? répondez-moi, je vous en supplie. C'est moi qui vous parle, moi, Julien.

Elle le regarda fixement, et, passant sa main sur son front comme pour en chasser une idée pénible:

— Eh bien! faut-il vous dire la vérité, Julien?

— Parlez, Blanche, parlez!

— Depuis une heure, nous devrions être arrivés à la crique de la Tremblade.

— Eh bien! demanda vivement l'Épave en remarquant l'effroi peint sur les traits de la jeune fille.

— Eh bien! la vérité que vous voulez savoir, la vérité terrible répliqua-t-elle avec un son de voix déchirant, — c'est que je ne reconnais plus ces galeries. Mais vous êtes un homme, vous; vous avez du courage, n'est-ce pas? Eh bien! puisqu'il faut prononcer ce mot affreux, je crois que nous sommes... égarés!

— Égarés! répéta Julien; égarés, oh! vous voulez m'éprouver, Blanche. Égarés, ce n'est pas possible.

— Écoutez, Julien; sous ces voûtes impitoyables, dans cette nuit solennelle, mes paroles ne sont point un jeu. Pour tous deux, il s'agit de la vie. Voyez! remarquez ici le rétrécissement de la voûte. C'est là le signe auquel j'ai reconnu mon erreur; si je me souviens bien des conseils du seul homme qui connaisse tous les détours de ces cryptes, Mathurin Brindejone, cette galerie conduit à une impasse sans issue. Il est presque impossible maintenant de retrouver le chemin qui conduit aux barques. Ici, nous pouvons mourir; mais du moins nous mourons ensemble, — ajouta-t-elle avec un commencement de cette exaltation que les grandes crises produisent chez les femmes, et qui relève souvent leur courage là où celui des hommes s'affaïsse et s'anéantit.

— Mais nous avons encore de l'espoir, dit Julien; cette torche peut nous guider encore.

— Cette torche, interrompit Blanche avec un sourire amer, ne voyez-vous pas qu'elle s'éteint entre mes doigts?

Et elle tendit vers lui sa main. L'Épave jeta un cri d'horreur: la torche mourait collée à la main de la jeune fille; cette main blanche et délicate était devenue noire, elle était brûlée. Et Blanche n'avait pas laissé échapper une seule plainte, tandis que Julien se plaignait de sa fatigue!

— C'est moi qui vous ai perdu, malheureuse que je suis! dit-elle alors.

Et une larme tomba au bord de ses cils.

Elle attendait de Julien un mot qu'il l'eût consolée, qui eût soutenu ses forces; mais l'Épave ne répondit pas, absorbé qu'il était par la pensée du danger.

— Que faire! dit-il enfin d'une voix sourde. Retournons sur nos pas! Retournons! Avec ce fil notre dernier espoir, nous pourrions peut-être...

— A quoi bon interrompit Blanche. Il nous faudra trois heures de marche, et à l'entrée de la grotte nous retrouverons les pêcheurs, nous retrouverons Mathurin et mon père qui me maudira!...

— Mais ici, reprit Julien avec une sorte d'emportement, plus je marche, plus je m'éloigne de toute issue. Ce ruban de galeries qui se déroule devant moi, c'est une déception! Peut-être ne fais-je depuis une heure que revenir sans cesse sur mes pas?

— O mon Dieu! pensa la pauvre Blanche, qui oubliait le danger même devant l'égoïsme de cet homme; il ne s'inquiète seulement pas de moi! Mais non: je me trompe sans doute; c'est pour moi qu'il tremble, car il est brave, lui. Si je feins d'espérer, il espérera; si j'ai du courage, il en aura lui aussi.

Et saisissant la main glacée de l'Épave, elle lui dit d'une voix ferme:

— Est-ce pour moi que vous frémissez ainsi, Julien? Rassurez-vous, je saurais mourir ici, sans que mon agonie soit un spectacle et un déshonneur, de mourir avec celui que j'ai aimé, d'une mort à jamais ignorée au fond de ces cryptes désertes.

— Mourir! non vous ne mourrez pas, Blanche. Moi je ne veux pas mourir! s'écria Julien dans un transport fébrile.

( La fin au prochain numéro. )

Emmanuel GONZALÈS.

## LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

M. Gustave Flaubert a publié récemment un livre qui fait honneur à l'auteur de *Madame Bovary* et de *Salambô*. C'est un poème dramatique, très beau et très nouveau, qui, comme le *Faust* de Goethe, prend ses personnages au ciel et dans l'enfer aussi bien que sur la terre, et met en scène, pêle-mêle avec les hommes, les dieux et le diable.

De cette série de tableaux, destinés à faire passer sous les yeux du lecteur les éléments mis en œuvre dans la *Tentation de saint Antoine*, nous détachons en partie un magnifique épisode qui fait en quelque sorte revivre, sous le costume qui leur est propre, entourés des attributs qu'on leur prête, les dieux de la mythologie antique.

Nous ne doutons pas qu'au point de vue artistique, la reproduction de ce qu'on va lire puisse être utile à nos lecteurs.

R. H.

### LA FIN DES DIEUX

Les rochers en face d'Antoine sont devenus une montagne. Une ligne de nuages la coupe à mi-hauteur; et au-dessus apparaît une autre montagne, énorme, toute verte, que creusent inégalement des vallons, et portant au sommet, dans un bois de lauriers, un palais de bronze à tuiles d'or avec des chapiteaux d'ivoire.

Au milieu du péristyle, sur un trône, JUPITER, colossal et le torse nu, tient la victoire d'une main, la foudre dans l'autre; et son aigle, entre ses jambes, dresse la tête.

JUNON, auprès de lui, roule ses gros yeux, surmontés d'un diadème d'où s'échappe comme une vapeur un voile flottant au vent.

Par derrière, MINERVE, debout sur un piédestal, s'appuie contre sa lance. La peau de la gorgone lui couvre la poitrine ; et un péplos de lin descend à plis réguliers jusqu'aux ongles de ses orteils. Ses yeux glauques, qui brillent sous sa visière, regardent au loin, attentivement.

A la droite du palais, le vieillard NEPTUNE chevauche un dauphin battant de ses nageoires un grand azur qui est le ciel ou la mer, car la perspective de l'Océan continue l'éther bleu ; les deux éléments se confondent.

De l'autre côté, PLUTON farouche, en manteau couleur de la nuit, avec une tiare de diamants et un sceptre d'ébène, est au milieu d'une île entourée par les circonvolutions du Styx ; — et ce fleuve d'ombre va se jeter dans les ténèbres, qui font sous la falaise un grand trou noir, un abîme sans formes.

MARS, vêtu d'airain, brandit d'un air furieux son bouclier large et son épée.

HERCULE, plus bas, le contemple, appuyé sur sa massue.

APOLLON, la face rayonnante, conduit, le bras droit allongé, quatre chevaux blancs qui galopent ; et Cérès, dans un chariot que traînent des bœufs, s'avance vers lui une faucille à la main.

BACCHUS vient derrière elle, sur un char très-bas, mollement tiré par des lynx. Gras, imberbe et des pampres au front, il passe en tenant un cratère d'où déborde du vin. Silène, à ses côtés, chancelle sur un âne. Pan aux oreilles pointues souffle dans la syrinx ; les Mimialloneïdes frappent des tambours, les Ménades jettent des fleurs, les Bacchantes tournoient, la tête en arrière, les cheveux répandus.

DIANE, la tunique retroussée, sort du bois avec ses nymphes.

Au fond d'une caverne, VULCAIN bat le fer entre les Cabires ; çà et là les vieux Fleuves, accoudés sur des pierres vertes, épanchent leurs urnes ; les Muses debout chantent dans les vallons.

Les Heures, de taille égale, se tiennent par la main ; et MERCURE est posé obliquement sur un arc-en-ciel, avec son caducée, ses talonnières et son pètase.

Mais, en haut de l'escalier des Dieux, parmi des nuages doux comme des plumes et dont les volutes en tournant laissent tomber des roses, VÉNUS ANADYOMÈNE se regarde dans un miroir ; ses prunelles glissent langoureusement sous ses paupières un peu lourdes.

Elle a de grands cheveux blonds qui se déroulent sur ses épaules, les seins petits, la taille mince, les hanches évasées comme le galbe des lyres, les cuisses toutes rondes, des fossettes autour des genoux et les pieds délicats ; non loin de sa bouche un papillon voltige. La splendeur de son corps fait autour d'elle un halo de nacre brillante ; et tout le reste de l'Olympe est baigné dans une aube vermeille, qui gagne insensiblement les hauteurs du ciel bleu.

ANTOINE

« Ah ! ma poitrine se dilate. Une joie que je ne connaissais pas me descend jusqu'au fond de l'âme ! Comme c'est beau ! comme c'est beau ! »

HILARION

« Ils se penchaient du haut des nuages pour conduire les épées ; on les rencontrait au bord des chemins, on les possédait dans sa maison ; — et cette familiarité divinisait la vie.

» Elle n'avait pour but que d'être libre et belle. Les vêtements larges facilitaient la noblesse des attitudes. La voix de l'orateur, exercée par la mer, battait à flots sonores les portiques de marbre. L'éphèbe, frotté d'huile, luttait tout nu en plein soleil. L'action la plus religieuse était d'exposer des formes pures.

» Et ces hommes respectaient les épouses, les vieillards, les suppliants. Derrière le temple d'Hercule, il y avait un autel à la Pitié.

» On immolait des victimes avec des fleurs autour des doigts. Le souvenir même se trouvait exempt de la pourriture des morts. Il n'en restait qu'un peu de cendres. L'âme, mêlée à l'éther sans bornes, était partie vers les Dieux ! »

Se penchant à l'oreille d'Antoine :

« Et ils vivent toujours ! L'empereur Constantin adore Apollon. Tu retrouveras la Trinité dans les mystères de Samothrace, le baptême chez Isis, la rédemption chez Mithra, le martyr d'un Dieu aux fêtes de Bacchus. Proserpine est la Vierge !... Aristée, Jésus ! »

ANTOINE

reste les yeux baissés ; puis tout à coup il répète le symbole de Jérusalem, — comme il s'en souvient, — en poussant à chaque phrase un long soupir :

« Je crois en un seul Dieu, le Père, — et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, — fils premier-né de Dieu, — qui s'est incarné et fait homme, — qui a été crucifié, — et enseveli, — qui est monté au ciel, — qui viendra pour juger les vivants et les morts, — dont le royaume n'aura pas de fin ; — et à un seul Saint-Esprit, — et à un seul baptême de repentance, — et à une seule sainte Église catholique, — et à la résurrection de la chair, — et à la vie éternelle ! »

Aussitôt la croix grandit, et perçant les nuages elle projette une ombre sur le ciel des Dieux.

Tous pâlisent. L'Olympe a remué.

Antoine distingue contre sa base, à demi perdus dans les cavernes, ou soutenant les pierres de leurs épaules, de vastes corps enchaînés. Ce sont les Titans, les Géants, les Hécatonchyles, les Cyclopes.

UNE VOIX

s'élève, indistincte et formidable, — comme la rumeur des flots, comme le bruit des bois sous la tempête, comme le mugissement du vent dans les précipices :

« Nous savions cela, nous autres ! Les Dieux doivent finir. Uranus fut mutilé par Saturne, Saturne par Jupiter. Il sera lui-même anéanti. Chacun son tour ; c'est le destin ! »

Et peu à peu, ils s'enfoncent dans la montagne, disparaissent.

Cependant les tuiles du palais d'or s'envolent.

JUPITER

est descendu de son trône. Le tonnerre, à ses pieds, fume comme un tison près de s'éteindre : — et l'aigle, allongeant le cou, ramasse avec son bec ses plumes qui tombent.

« Je ne suis donc plus le maître des choses, très bon, très grand, dieu des phratries et des peuples grecs, aïeul de tous les rois, Agamemnon du ciel !

» Aigle des apothéoses, quel souffle de l'Erèbe t'a repoussé jusqu'à moi ? ou, t'envolant du champ de Mars, m'apportes-tu l'âme du dernier des empereurs ?

» Je ne veux plus de celles des hommes ! Que la Terre les garde, et qu'ils s'agitent au niveau de sa bassesse. Ils ont maintenant des cœurs d'esclaves, oublient les injures, les ancêtres, le serment ; et partout triomphent la sottise des foules, la médiocrité de l'individu, la hideur des races ! »

Sa respiration lui soulève les côtes à les briser, et il tord ses poings. Hébé en pleurs lui présente une coupe. Il la saisit.

« Non ! non ! Tant qu'il y aura, n'importe où, une tête

enfermant la pensée, qui hâisse le désordre et conçoive la Loi, l'esprit de Jupiter vivra! »

Mais la coupe est vide.

Il la penche lentement sur l'ongle de son doigt.

« Plus une goutte! Quand l'ambrosie défaille, les Immortels s'en vont! »

Elle glisse dans ses mains; et il s'appuie contre une colonne, se sentant mourir.

## MINERVE

n'a plus sa lance; et des corbeaux, qui nichaient dans les sculptures de la frise, tournent autour d'elle, mordent son casque.

« Laissez-moi voir si mes vaisseaux, fendant la mer brillante, sont revenus dans mes trois ports, pourquoi les campagnes se trouvent désertes; et ce que font maintenant les filles d'Athènes.

» Au mois d'Hécatombéon, mon peuple entier se portait vers moi, conduit par ses magistrats et par ses prêtres. Puis s'avancèrent en robes blanches avec des chitons d'or, les longues files des vierges tenant des coupes, des corbeilles, des parasols; puis les trois cents bœufs du sacrifice, des vieillards agitant des rameaux verts, des soldats entrechoquant leurs armures, des épièbes chantant des hymnes, des joueurs de flûte, des joueurs de lyre, des rhapsodes, des danseuses; — enfin, au mât d'une trirème marchant sur des roues, mon grand voile brodé par des vierges, qu'on avait nourries pendant un an d'une façon particulière; et quand il s'était montré dans toutes les rues, toutes les places et devant tous les temples, au milieu du cortège psalmodiant toujours, il montait pas à pas la colline de l'Acropole, frôlait les Propylées, et entraît au Parthénon.

» Mais un trouble me saisit, moi, l'industrielle! Comment, comment, pas une idée! Voilà que je tremble plus qu'une femme. »

Elle aperçoit une ruine derrière elle, pousse un cri, et frappée au front, tombe par terre à la renverse.

## NEPTUNE

« Mon trident ne soulève plus de tempêtes. Les monstres qui faisaient peur sont pourris au fond des eaux.

« Amphitrite, dont les pieds blancs couraient sur l'écume, les vertes Néréides qu'on distinguait à l'horizon, les Syrènes écailleuses arrêtant les navires pour conter des histoires, et les vieux Tritons qui soufflaient dans les coquillages, tout est mort! La gaieté de la mer a disparu!

» Je n'y survivrai pas! Que le vaste Océan me recouvre!

Il s'évanouit dans l'azur. »

## VÉNUS

violacée par le froid, grelotte.

« Je faisais avec ma ceinture tout l'horizon de l'Hellénie.

» Ses champs brillaient des roses de mes joues, ses rivages étaient découpés d'après la forme de mes lèvres; et ses montagnes, plus blanches que mes colombes, palpaient sous la main des statuaires. On retrouvait mon âme dans l'ordonnance des fêtes, l'arrangement des coiffures, le dialogue des philosophes, la constitution des républiques. Mais j'ai trop chéri les hommes! C'est l'amour qui m'a déshonorée! »

Elle se renverse en pleurant.

« Le monde est abominable. L'air manque à ma poitrine!

» O Mercure, inventeur de la lyre et conducteur des âmes, emporte-moi! »

Elle met un doigt sur sa bouche, et, décrivant une immense parabole, tombe dans l'abîme.

On n'y voit plus. Les ténèbres sont complètes.

Gustave FLAUBERT.

## REVUE DES MAGASINS

Le corset et la tournure-jupon sont aujourd'hui plus que jamais les côtés les plus essentiels de la toilette d'une femme élégante. Impossible d'avoir la taille cambrée, élancée et mince, que la mode exige de nos jours, sans le secours d'un corset bien établi. Les grâces d'un costume ne sont vraiment mises en évidence que si le jupon-touraure est conditionné avec le goût et l'intelligence voulus.

Les corsets et les jupons-touraures de la maison DE PLUMENT sont admirablement conditionnés dans le sens indiqué; si vous voulez être bien faite, madame, adressez-vous rue Vivienne, 33. Choisissez, le corset *Élise*, le corset *Sultane*, le corset *cage*, etc, vous vous en trouverez également bien. Votre corps, emprisonné dans ces gracieux moules, prendra les proportions les plus élégantes.

Parmi les nombreux modèles de touraures et de jupons, signalons surtout le *Frou-frou*, le jupon *Papillon* et le jupon *Royal*; en les nommant, nous aurons désigné la dernière expression du goût pour ce qui concerne les objets intimes de l'habillement, suppléments indispensables pour faire valoir la toilette d'une femme élégante.

La *Ville de Lyon* nous prépare les plus jolies surprises pour la saison prochaine; nous n'avons qu'à bien nous tenir, mesdames, si nous voulons être raisonnables! Mais qui le serait, dites-moi, à la vue de choses aussi séduisantes? Il est impossible de voir une plus grande variété d'articles de tous genres, nouveautés élégantes et gracieuses, qui achevent de composer l'ensemble d'une toilette en lui donnant le charme qu'elle n'aurait passans cela!

Les rubans de Saint-Etienne, produits exclusifs de la *Ville de Lyon*, sont fort bien représentés, 6, rue de la Chaussée d'Antin; depuis l'un simple dans toutes les nuances, de l'éclat le plus vif aux reflets les plus doux, jusqu'aux façonnés les plus riches. Le magnifique ruban à double face, pour ceinture et nœuds de cravate et de cheveux, est toujours fort à la mode, c'est la grande nouveauté de la saison.

N'oublions pas de mentionner les cravates en tissu Pénélope, aux nuances diaphanes, garnies de valenciennes, et les madras pour chapeaux et coiffures du matin.

Le salon de modes de la *Ville de Lyon* ne laisse rien à désirer; la maison ne néglige rien sous ce rapport et l'on est sûr d'y trouver une collection de gracieux modèles, aux conditions les plus avantageuses.

Inutile de rappeler que son comptoir de gants est un des plus connus de Paris; la plupart des femmes du monde savent à quoi s'en tenir là-dessus. Le gant long, à 7 et 9 boutons, en fil d'Ecosse, est très en vogue pour les voyages.

## SPÉCIALITÉS

Pour beaucoup de personnes il est démontré que la vraie, la seule beauté est celle de la peau.

Or la peau a deux grands ennemis: l'air et l'eau. Rien n'est plus dangereux que le contact de l'air sur la peau mouillée. De là, une presque nécessité de se servir de corps gras, tels que: glycérines, cold-cream, etc., dont les pores s'imbibent doucement et qui entretiennent le tissu dermal dans un état de santé et de beauté parfaites.

La *crème de beauté* est classée parmi les compositions les plus salutaires et les plus efficaces sous le rapport indiqué, et les médecins en recommandent l'usage.

Elle donne au teint un éclat velouté d'un charme exquis et son action hygiénique et rafraîchissante fait disparaître les rides, calme l'irritation, prévient ou guérit toutes les taches, rougeurs, boutons, etc., dont l'effet est si nuisible à la beauté.

En joignant à l'usage de la *crème de beauté*, l'emploi de la poudre au *lys de Cochemyr*, on acquiert une fraîcheur de teint et un éclat incomparables. — Rotonde du Grand hôtel, boulevard des Capucines, maison Violet.

M. D'A.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✱, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, Propriétaires-Gérants.